

L'ATHLÉTISME, SPORT FONDAMENTAL

L'athlétisme n'est pas un sport ordinaire, Avec son décor artificiel et coloré, les limites de ses stades, ses pelouses, ses pistes en cendrée, le dessin baroque et inattendu de ses terrains d'exercices, les règles qui l'entourent. Il est d'abord un jeu ; mais aussi bien autre chose qui relève d'un ordre différent : de la culture. Il s'irradie dans des domaines multiples et oppose aux définitions une résistance singulière.

Ses racines plongent très loin dans l'histoire humaine. Dès qu'il y avait eu des hommes désireux de confronter leur adresse, leur force, les gestes élémentaires de l'athlétisme avaient pris forme. La codification précise de la « gamme » athlétique, telle qu'elle préside aux grands événements internationaux, tire son origine des premiers jeux des hommes, dont la mémoire religieuse nous a conservé le souvenir : rites initiateurs de la course, jeux de Tailtin, en Irlande, en l'honneur des dieux celtiques, datant de trois mille ans, et jeux olympiques, disputés à Olympie tous les quatre ans, au solstice d'été, depuis le IX^e siècle avant J.-C. jusqu'à la fin du IV^e siècle de notre ère.

La Grèce, dont Nietzsche disait admirablement qu'« elle avait porté à son comble l'expression corporelle », attachait une telle importance à ces compétitions que leur rayonnement se poursuivait par delà les siècles, et les premières épreuves de l'athlétisme moderne furent la réplique des jeux de l'antiquité. Le « miracle grec » avait déjà, à Olympie, transposé les qualités de l'hoplite parfait, bien en souffle, adroit au lancer du javelot, entraîné pour la guerre, d'un plan spécifiquement utilitaire à un plan gratuit, un divertissement en l'honneur des dieux. Les Jeux olympiques modernes, rétablis sur l'initiative d'un Français, le Baron Pierre de Coubertin, se disputent tous les quatre ans depuis 1896.

ÉTALON OR DE LA QUALITÉ PHYSIQUE

L'homme n'a point changé. Il a les mêmes bras, les mêmes jambes, les mêmes poumons, le même cœur, les mêmes nerfs, et les programmes classiques d'athlétisme reprennent, sous une forme plus abstraite, des gestes élémentaires et oubliés : 100 mètres, 200 mètres, 400 mètres, 800 mètres, 1500 mètres, 5000 mètres, 10 000 mètres, 110 mètres haies, 400 mètres haies, saut en longueur, saut en hauteur, saut à la perche, triple saut, lancer du poids, lancer du disque, lancer du javelot, lancer du marteau, course de marathon, courses de relais. Rien ne saurait être plus profondément naturel : courir, sauter, lancer. « Le passage, chez l'homme, du pas à la course est un don qu'aucune machine ne remplacera jamais », disait Jean Giraudoux ; le poids rappelle le lancer de pierre, et la longueur, la hauteur, la perche, le franchissement des obstacles : murs, haies ou rivières, avec ou sans l'aide d'un bâton.

Ainsi, dans l'athlétisme. l'homme se retrouve. Sans l'aide d'un intermédiaire, il a la possibilité d'évaluer, avec ces témoins impartiaux et impitoyables que sont le décimètre et le chronomètre, la souplesse de ses muscles, le jeu de ses articulations, la qualité de son cœur et la solidité de ses nerfs. D'où l'utilisation sociale de l'athlétisme, qui sert de base à l'éducation sportive, à la formation physique des militaires. A défaut, on peut procéder par délégation. Le champion possède la clé d'un univers lointain mais, somme toute, accessible. Et le petit employé se rend le dimanche sur le stade pour reprendre pied dans un monde dont il garde la nostalgie. Après avoir vu lancer le javelot à plus de 80 mètres, ou le poids de 7 kg. 275 à plus de 18 mètres, ou courir le 100 mètres en 10" 2, il peut rentrer chez lui, s'endormir tranquille et rêver que lui aussi « aurait pu » le faire. Dans le monde moderne où les occasions d'exercer son corps sont devenues de plus en plus rares, on devine quelle résonance possède un sport qui est, en quelque sorte, le dernier instrument de mesure mis à notre disposition : l'étalon or de la qualité physique.

On peut, d'ailleurs, en tirer une belle leçon de modestie. « Qu'est-ce que l'homme dans l'univers ? » Le meilleur d'entre tous n'excède guerre, et pas de plus de 200 mètres. la moyenne horaire de 35 kilomètres. Le record de l'heure est de 20 km. 052.

LANGAGE UNIVERSEL

Mais cette précision mathématique à l'aide de laquelle l'homme se remet en question fait de l'athlétisme un langage universel. On le pratique sous toutes les latitudes, vingt-quatre heures sur vingt-quatre heures, des collèges de Melbourne ou d'Auckland aux universités de Los Angeles, des hauts plateaux du Chili aux plaines russes. Il est le sport des mots de passe et des références. Des chiffres suffisent à créer des amitiés inébranlables ou un sentiment de respect et de complicité. Il n'y a plus besoin d'état civil. « Un tel, 1 minute 47 secondes au 800 mètres », rien de plus, toutes les portes sont ouvertes, quel que soit l'horizon. Un frémissement peuple les stades de Hongrie lorsqu'on y apprend qu'un coureur anglais ou suédois vient de battre un record du monde. Et l'on commente, de longues heures, l'exploit ; on l'analyse. De là cette passion du record, qui est d'abord confrontation en dépit de l'espace et du temps.

Et puis il y a la jeunesse. Elle seule explique cette passion de l'inutile, cette poursuite insensée d'un rêve né généralement dans la cour d'un collègue ou sur un stade familial, au milieu d'amis fervents. Mieux que quiconque, l'athlète exprime la jeunesse, sa plénitude, sa brièveté, son goût de la sévérité et du plaisir à la fois, sa fierté et sa force. Il connaît aussi, dans une lucidité redoutable,

marquée dans son corps, ses limites. Ici, l'on ne triche pas avec le temps. Un jour arrive où l'on sait que la meilleure forme ne reviendra jamais plus. On ne trouve point de champion au-delà de l'âge auquel mourut Mozart.

UN SIÈCLE D'ATHLÉTISME

L'athlétisme moderne a cent ans. Il est né au milieu du siècle dernier en Angleterre. Un premier meeting fut organisé en 1849 par l'Académie militaire royale. L'année suivante, c'est le collège d'Exeter, de l'Université d'Oxford, qui mit sur pied ses championnats. L'idée se développa, et en 1864 se déroulait la première des rencontres annuelles entre les universités d'Oxford et de Cambridge.

En France, la renaissance athlétique se fit de manière curieuse, par imitation des courses de chevaux. Des jeunes gens se réunissaient au Bois de Boulogne. Ils sortaient, pour la plupart, du Lycée Condorcet et s'étaient découvert une vocation de coureur à pied en parcourant à toute vitesse le hall de la gare Saint-Lazare.

Ils créèrent les premières épreuves d'athlétisme, calquées sur les traditions hippiques. Ils revêtaient la tenue de jockey, cravache comprise, et il y eut même des paris mutuels. On était au printemps 1882, le « Racing Club » venait d'être fondé. Un an plus tard, sur la terrasse de l'orangerie, aux Tuileries, avec des élèves du Lycée Saint-Louis, le « Stade français » voyait le jour. Avec le temps, cet athlétisme en herbe allait s'enrichir des traditions anglo-saxonnes, et, plus tard, se teinter d'hellénisme. Dès 1892, le baron Pierre de Coubertin eut l'idée de ranimer la cendre des Jeux olympiques. Ils eurent lieu quatre ans plus tard sur le stade d'Athènes, reconstruit sur le modèle du stade antique de Périclès. Treize nations disputèrent les épreuves. Aux derniers Jeux olympiques, tenus à Helsinki en 1952, il y en avait soixante-neuf. Entre temps l'athlétisme s'était universalisé et était devenu l'une des préoccupations essentielles des gouvernements.

LES JEUX DE BERLIN EN 1936 MARQUENT LE DÉPART DE L'ÈRE NATIONALISTE DU SPORT

Voici les étapes de cette évolution. En 1912, à l'occasion des Jeux olympiques disputés à Stockholm, la Fédération internationale établissait des règles précises et strictes concernant l'organisation des compétitions et l'homologation des records. Et les premiers records officiels, à l'exception de quelques-uns, datent de cette année-là. Après la première guerre mondiale, l'athlétisme va élargir sa sphère d'influence. Il passe du plan individuel au plan collectif. Aux Jeux d'Anvers, en 1920, participent vingt-neuf nations ; à ceux de Paris, quatre ans plus tard, il y en a quarante-quatre. Mais cette grande confrontation ne suffit plus. Dès 1917, à Oslo, les pays scandinaves concourent entre eux.

Les rencontres internationales se multiplie-

ront. Peu après 1930, l'athlétisme va prendre son tournant et entrer dans l'une de ses perspectives les plus graves. Il devient affaire d'Etat, autant comme moyen d'éducation, de préparation militaire que comme instrument de propagande. Les nations totalitaires naissantes en particulier — les fascismes de Hitler et de Mussolini — s'en servent comme d'un admirable pavillon pour assurer leur prestige. L'évolution se précipite. Le Troisième Reich obtient l'organisation des Jeux de 1936 à Berlin. L'effort est énorme. Jamais Jeux olympiques ne se sont déroulés avec autant d'éclat, de ferveur collective. Mais ce faste ne laisse pas d'être inquiétant. Une propagande habile tire les conclusions des succès athlétiques : classement respectif des nations qui préfigure des confrontations plus tragiques ; supériorité raciale. Les slogans envahissent le stade. La chasse aux records est ouverte. A tel point que le « Comité olympique international » s'émeut. Il condamne la nationalisation du sport dans une perspective politique qui, ayant comme fin l'exaltation nationaliste, n'est pas conforme à l'idéal olympique. Il interdit, à l'occasion des Jeux, les classements par pays. Mais le monde est en marche. Les pays totalitaires engloutissent des fortunes pour le sport. Les pays libéraux tentent de suivre. En 1937, la France a son premier sous-secrétaire d'Etat chargé des sports, Léo Lagrange. Ce dernier décrète l'athlétisme « sport de base ».

LA MONTÉE DES DÉMOCRATIES POPULAIRES : 14 TITRES SUR 21 AUX DERNIERS CHAMPIONNATS D'EUROPE

Un fait nouveau illustre l'après-guerre : l'entrée des démocraties populaires dans le concert international du sport et, en premier lieu, de l'athlétisme. En quelques années leurs progrès ont été stupéfiants. Ainsi au cours des derniers championnats d'Europe, qui se sont disputés à Berne du 25 au 29 août 1954, sur vingt et un titres décernés, sept sont allés à des athlètes de l'U. R. S. S. (400 mètres, 5000 mètres, 110 mètres haies, 400 mètres haies, triple saut, lancer du marteau, décathlon). quatre ont été enlevés par la Hongrie (800 mètres, 3000 mètres steeple, saut en longueur, relais 4 x 100 mètres), deux par la Tchécoslovaquie (10 000 mètres et lancer du poids), un par la Pologne (lancer du javelot). Les nations libérales s'en sont partagé sept.

L'examen des chiffres permet de dresser un graphique qui établit avec précision la marche des peuples. En 1912, les principaux records mondiaux pour les courses étaient les suivants : 100 m. : 10⁷6 ; 200 m. : 21⁶6 ; 400 m. : 48² ; 800 m. : 1⁵¹9 ; 1500 m. : 3⁵⁵8 (tous ces records appartenaient à des athlètes des U. S. A.) ; 5000 m. : 14³⁶6 ; 10 000 m. : 31²⁰8 (à des Finlandais). En 1935, à la veille des Jeux de Berlin, c'est-à-dire à une époque qui marque la fin de « l'ère libérale » en athlétisme, les voici : 10³ au 100 m. ; 20³ au 200 m. ; 46² au 400 m. ; 1⁴⁹8 au 800 m. ; 3⁴⁸8 au 1500 m. ; 14¹⁷ au 5000

m. ; 30'6"2 au 10 000 m. Les U. S. A. venaient loin en tête.

En 1954, la situation se présente ainsi : 100 m. : 10"2 (Owens, U. S. A., 1936) ; 200 m. : 20"2 (Patton, U. S. A., 1949) ; 400 m. : 45"8 (Rhoden, Jamaïque, 1950) ; 800 m. : 1'46"6 (Harbig, Allemagne, 1939) ; 1500 m. : 3'41"8 (Landy, Australie, 1954) ; 5000 m. : 13'51" (Kuts, U. R. S. S., 1934) ; 10 000 m. : 25'54"2 (Zatopek, Tchécoslovaquie, 1954).

Les U. S. A. ont dû céder du terrain : et les démocraties populaires s'affirment surtout dans les épreuves de longue distance, où le travail et la préparation jouent un rôle essentiel

LE CHAMPION INCARNE
LA GRANDEUR DE LA NATION

La destinée d'Emil Zatopek, triple champion olympique à Helsinki, est significative au sujet de ce nouvel état d'esprit. Il s'agit d'un "admirable instrument de propagande. Ses succès représentent pour le peuple tchécoslovaque la grandeur du monde nouveau. Le voici dressé en héraut avant-coureur de l'avenir. A Prague, le portrait du champion orne les carrefours. On lit sa biographie dans les écoles.

Les raisons des succès athlétiques des pays de l'Est sont simples. Le sport y est considéré comme une activité vitale de la nation et possède son ministère ; des sommes énormes y sont consacrées. Le champion y jouit d'une existence privilégiée. On a réglé, une fois pour toutes, le délicat problème de « l'amateurisme », qui est la pierre d'achoppement de l'athlétisme. Selon les règlements internationaux, il est formellement interdit à un athlète — sous peine de disqualification — de tirer un profit pécuniaire de la pratique sportive. Ainsi, s'étant avéré qu'ils avaient touché des sommes d'argent pour courir, les recordmen du monde Jules Ladoumègue, en 1932, et Gunder Haegg, en 1945, se virent interdire, à vie, la compétition. L'U. R. S. S. et ses satellites ont trouvé la formule de l'athlète-fonctionnaire : policier, militaire, professeur d'éducation physique. Sur le plan privé, c'est l'usine ou le syndicat qui prend le champion en charge. La lettre des règlements est respectée. Pendant la période des compétitions, le champion a le loisir de s'entraîner comme il l'entend.

Et les progrès de l'athlétisme contemporain viennent justement d'une amélioration de l'entraînement autant en qualité qu'en quantité. A la lumière des données scientifiques — et plus précisément médicales — les méthodes se perfectionnent. On sait maintenant que la saturation n'existe pas dans ce domaine. Les cardiologues, en particulier, ont découvert que le cœur est le muscle le plus facile à éduquer, à adapter à l'effort. Le coureur à pied peut s'entraîner quatre ou cinq heures par jour sans aucun danger pour l'organisme. Et les succès appartiennent, en définitive, à ceux qui ont le plus d'heures d'en-

traînement dans les jambes au moment de l'épreuve.

Le reste est affaire de sélection, et dans les républiques populaires rien n'est laissé au hasard : en Hongrie (9 000 000 d'habitants) cette année, plus de 300 000 écoliers ont participé aux concours d'athlétisme. Les talents sont sûrement décelés. On garde les meilleurs. On les confie aux entraîneurs nationaux et même aux savants. Des camps d'entraînement sont créés où l'athlète trouve le meilleur climat pour atteindre son perfectionnement. Il n'a aucune inquiétude pour l'avenir. Les champions, une fois leur carrière achevée, constituent les cadres des nouvelles générations. Des postes d'entraîneurs, de professeurs leur sont offerts dans l'armée ou dans les usines. Là, point de déclassés comme l'on en trouve ailleurs parmi les « amateurs marons » qui ont, plus ou moins, bénéficié de leurs qualités athlétiques et qui se retrouvent sans position sociale au moment où la jeunesse s'est évanouie.

NAISSANCE D'UN NOUVEAU ROMANTISME

On ne néglige rien. Le peuple est convié à la fête et invité à communier à cette ferveur. La propagande embouche les trompettes de la Renommée. On construit des stades. Et l'œuvre collective permet de les concevoir admirables. Le jour des grands événements athlétiques, quarante mille, soixante mille et jusqu'à cent mille personnes se pressent sur les gradins. La mise en scène est soignée. Là-bas, les réunions n'ont rien à voir avec la monotonie des nôtres, leur lenteur. On a créé un nouveau romantisme. Le déroulement des épreuves est conduit avec rigueur et ordonné comme un mouvement orchestral. Les cérémonies d'ouverture et de clôture revêtent un éclat exceptionnel : défilés, drapeaux dressés vers le ciel, danses folkloriques, sonneries des cuivres, feux des projecteurs trouant les ombres du soir.

QU'OPPOSER à cela ? Les nations libérales ont, dans leur majorité, disparu du premier plan international. Seuls les pays dont les traditions sportives remontent à plus d'un siècle — et pour lesquels l'athlétisme relève plus de la culture que du divertissement — tiennent encore leur place : ainsi la Finlande, l'Angleterre, les Etats-Unis. Ces deux derniers, surtout, grâce au recrutement de leurs collègues et de leurs universités, dont la pédagogie est fondée en grande partie sur l'athlétisme, sport considéré comme complémentaire aux activités intellectuelles.

Mais pour combien de temps encore ?

Michel Clare.

(Extrait par autorisation spéciale de *France-illustration*. Ce texte français est l'original, les traductions anglaise et espagnole ayant été faites par la chancellerie du C. I. O.)